



LE PROMENEUR



Edmund WILSON

Les folies Ziegfeld

Severo SARDUY

Tête colossale olmèque

Renaud CAMUS

L'Eté du désastre

Bernard TURLIE

L'escale à S:

Juan GOYTISOLO

Sir Francis Burton, voyageur et sexologue (III)



L'Été du désastre

Renaud CAMUS

*Ah ! Jeunesse ! Les peuples
Chantonneront sur les chemins
Au souvenir tremblé de ton règne
Odradek Melin, Ballades et chansons de la
prairie voldave.*

L'Été du désastre fut le plus beau, parmi tous ceux dont le pays se souvint, à perte de mémoire. La mort passait, le long des routes du Nord, ses chars entre des arbres au feuillage immense, lourd, somptueux parmi les blés qui appelaient précocement, de leur imprudente richesse, les moissons. Elle jetait ses avions dans un ciel depuis des semaines oublieux du moindre nuage et dont les éclats de bombe ou les fumées des incendies étaient seuls à troubler, si peu, vers les franges, l'indifférent jour. Et lorsque ses régiments casqués entraient dans les villes, au pas cadencé, les soldats vainqueurs se demandaient si les rues désertes, les places vides et tous les volets clos disaient l'humiliation des habitants, leur douleur, leur mépris, leur haine ou seulement l'écrasante chaleur.

Au cours de la matinée du 10 juillet 1940, dans le Sud, là où la grange et fertile plaine voldave le cède brusquement à la puissante chaîne alarique, les paysans dans les champs, eussent-ils consenti à interrompre un moment leurs travaux, auraient pu observer un singulier spectacle. Certains, les plus jeunes d'ailleurs ne s'en privaient pas : torse nu, appuyés de leurs avant-bras croisés sur leurs immenses faux retournées, ils regardaient du côté de la montagne. Ainsi faisaient les petites filles à nattes, en jupe brodée et chemisier aux manches bouffantes, qui avaient accompagné leur père ou leur frère aîné et qui l'instant d'avant dansaient en ronde au son du *rebuék*, se tenant par un doigt, bras levés sous les peupliers. Une main au-dessus des yeux, ils considéraient avec surprise, sans doute, et quelques autres sentiments mêlés, peut-être, l'interminable théorie de grosses limousines noires, brillantes, s'élevant en lacets, d'un virage l'autre sur les pentes abruptes du mont Varion, en direction du château de Recik.

La silhouette formidable de Recik est dans tous les esprits. Autant et plus que le pont Royal, à Back, et que l'ample costume aux sept tabliers, au boléro rouge rehaussé de fils d'or, au fichu bariolé des paysannes russènes ou voldaves, elle a fini par représenter, par toute l'Europe, l'image même de la Caronice. C'est Recik que montrent le plus fréquemment, depuis le début du siècle, sur les quais des gares d'Italie, de France ou d'Angleterre, les affiches invitant les touristes à visiter le pays. Et c'est Recik que voient d'emblée le Piémontais, le Périgourdin ou le Gallois sans passeport, lorsqu'ils pensent à l'Europe orientale. Chacun connaît par ses rêves et par ses attentes, l'abrupte assise de sapins noirs et de vertigineux rochers, les gigantesques contreforts de l'éperon en terrasse, les successives barbicanes crénelées, les interminables bâtiments blancs aux mille fenêtres géminées, les balcons, les toits d'ardoises, très en pente, les gargouilles saillantes, les machicoulis, les échanguettes, l'énorme donjon et les dix-sept tourelles rondes couronnées de girouettes et d'étendards dorés, sauf la plus haute, celle qui porte la statue fameuse de l'Archange Michel, son épée dégainée : tout cela se détachant sur la grande barrière du cirque alarique, enneigé neuf mois par an.

Le 29 septembre 929, jour de la fête de son saint patron, Michel le Velu, troisième Grand Vovode chrétien des Baces, *conductor* des Voldaves et ksar des Russènes battait à Recik, au pied du mont Varion, sur la Tarve, à l'endroit où débouche vers la plaine le défilé des Portes d'Enfer, Pierre I^{er}, ou Petar, tsar des Bulgares, fils et successeur de Siméon le Grand. Cette victoire inespérée sur une armée depuis un demi-siècle invincible dans le Balkan, et qui avait tant fait trembler Byzance que l'empereur Romain Lécapène, pour s'acheter un peu de tranquillité, avait dû donner à Petar la main de sa petite fille, la princesse Marie, marquait l'arrêt définitif de l'expansion vers l'Europe centrale. Un mois plus tard, dans la basilique Saint-Hilarion de Dara, Michel recevait de saint Césaire la couronne d'opale et devenait ainsi le premier souverain du premier

royaume de Caronice, dont l'existence mouvementée allait durer cinq siècles. Le 29 septembre 930, le nouveau roi fonda solennellement, au sommet du mont Varion, le monastère de l'Archange Michel de Ressik.

Dès la fin du XIV^e siècle, le danger turc obligea les princes-évêques de Tlon à établir auprès du couvent une garnison militaire permanente et à édifier, au-dessus de ses bâtiments, une colossale forteresse chargée d'interdire à tout envahisseur l'issue des défilés.

En 1434, année sinistre de l'histoire de la Caronice, le roi Roman I^{er}, âgé de dix-huit ans, fut défait par les Ottomans sur les lieux mêmes où avait triomphé son lointain ancêtre Michel le Velu. Néanmoins, la tradition caronienne, non sans artifice, appelle Servak, d'après un moulin sur la Tarve, cette seconde et fatale bataille, afin que le nom étincelant de Recik ne soit pas souillé par son souvenir. On retrouva sur le terrain, parmi des milliers de morts, l'armure et les insignes du commandement du jeune monarque, qui s'était héroïquement battu, mais non pas son corps. De là viennent les légendes innombrables de sa survie et de son retour promis : le « romanisme » a soutenu à travers les âges l'espoir de tout un peuple opprimé et il a fécondé l'ensemble de sa littérature, écrite et orale¹.

Les Ottomans massacrèrent les derniers moines et ils établirent dans le château leurs propres soldats, qui devaient y rester plus de quatre siècles, jusqu'à l'indépendance. Ils convertirent en mosquée le sanctuaire de l'archange. Mais ils tolérèrent la présence ininterrompue de la famille du dernier gouverneur voldave. Ottokar Cernik, seigneur des marches de la Tarve, baron de Recik et père de l'évêque de Tlön. Quinze générations de Cernik donnèrent à la porte des Grands Traducteurs des ambassadeurs en pays chrétien, des fermiers d'impôts et même des administrateurs en de lointaines terres musulmanes. Quelques cadets se convertirent à l'Islam, sans que personne ne crût trop à leur sincérité, ni même ne l'exige : c'était le temps seulement de remplir certaines charges. Il reste que les princes de cette maison, dans la longue nuit de l'occupation étrangère, conservèrent précieusement la statue de Saint-Michel, firent flotter toujours leur pavillon sur le donjon de Recik et maintinrent ainsi, vaille que vaille, une présence chrétienne au-dessus de la plaine voldave. De 1688 à 1849 sept d'entre eux furent nommés hospodars par les Turcs et portèrent donc le titre de prince de Voldavie : aucun toutefois, parmi ceux-ci ne « régna » plus de quatre ans et un seul mourut dans son lit.

A partir de 1878, le prince Paul Cernik, savant érudit, numismate, folkloriste, propriétaire de cent cinquante mille korvecks de forêts et de nombreux champs pétrolifères, entreprit de rétablir toute la splendeur médiévale du château et peut-être même de l'outrepasser. Il fit reconstituer les enceintes. Il fit relever toutes les tours effondrées et il en bâtit de nouvelles. Il fit replacer sur la plus haute l'image vénérée de l'Archange. Il fit dorer à la feuille tous les oriflammes et jusques aux gouttières. Les travaux étaient à peine achevés lors de l'entrée de la Caronice dans la guerre mondiale, en 1915. Mais le grand poème de pierre blanche, d'or et d'ardoise sur fond de sapins et de neiges était devenu le symbole architectural le plus largement reconnu de la vieille nation renaissante.

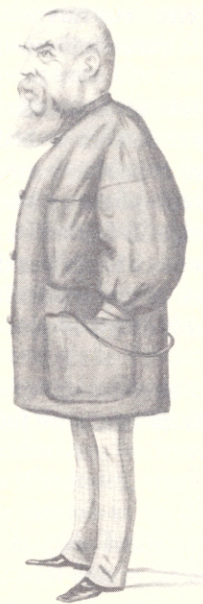
Un peu avant midi se produisit sur la route un vif mouvement. Il convainquit les curieux d'exciter l'attention des indifférents. Et de fait, cette fois-ci, tout le monde se mit à regarder.

R. C.

1. Allusion à la *Geste du Roi Roman*, grand cycle de récits épiques auquel le poète national Eliodore Atvan donna, en 1811, sa forme écrite définitive. Le Roi-Absent est une figure récurrente, et presque obsessionnelle de la poésie caronienne, qu'elle soit tace, voldave, russène, sylvestre ou roussélienne, qu'elle soit romantique, symboliste ou moderne. Le « romanisme » a eu aussi un versant politique, volontiers teinté d'un ultra-nationalisme quasiment mystique. Tous ces aspects sont sensibles dans l'œuvre lyrique aussi bien que dans les textes polémiques (inédits en français et interdits en Caronice) du plus grand écrivain caronien de la première moitié du xx^e siècle, Odysseus Hannon, imaginaire « baron de Teive », fondateur en 1909 du groupe R.R. (Romanus Rex) et en 1913 de l'*Absentéisme* futuriste, cubiste, anti-démocratique, monarchiste « ultra-orthodoxe ». Né en 1916, le journal *l'Absent*, malgré son apologie d'une dictature forcenée et son nationalisme illuminé, se montra extrêmement anti-fasciste et anti-nazi. Il accablait les Ligues de quolibets et traitait leurs chefs « d'analphabètes boutiquiers roteurs ». Le « baron de Teive » fut assassiné par un agent de *L'Arc Noir* dans un chalet de Haute-Syvistrice le 30 novembre 1935.

Au mythe fécond de Roman l'Absent, ou *Starmavar* (Celui qui doit revenir) il convient de rattacher encore de nombreux épisodes historiques très réels et les figures des « faux Romains » qui se manifestèrent, jusqu'à la fin du xv^e siècle, dans les villes et surtout dans les campagnes taces et voldaves, exploitant la crédulité et la douleur des humbles, suscitant jacqueries et révoltes, toutes noyées dans le sang. Le plus notable de ces aventuriers fut, sans aucun doute le mystérieux Dimitri Toklas, qui parut à Ferrare lors du dernier concile entre les églises grecque et latine, en 1438. Il semble bien qu'il ait eu au moins trente ans à cette date, et qu'il parlât fort mal la langue tace. Certains historiens ont voulu voir en lui un Corfiote, pour d'autres il serait né à Ithaque d'une famille d'origine franque qui avait donné des barons dans le Magne et en Elive. Lorsque le concile se déplaça à Florence, en 1439, il serait parvenu à convaincre de sa légitimité l'empereur Jean VIII Paléologue et le patriarche de Constantinople, Joseph : l'un et l'autre, il est vrai toujours à l'affût de possibles divergences contre les Ottomans et point trop regardant, en leur situation désespérée, quant à leurs éventuels alliés. Toklas, à en croire le critique Armando Tinti, compterait parmi les illustres personnages, Joseph, Jean VIII, Laurent de Médicis, Pierre-le-Gouteux, Sigismond Malatest ou Galeas Sforza, qu'a représentés Benozzo Gozzoli dans sa fameuse fresque de la chapelle de Michelozzo, au palais Médicis, *l'Entrée des Mages à Bethléem* : il serait l'homme au bonnet rouge qui semble regarder les spectateurs et qui est juste au-dessus, légèrement vers la droite, de Malatesta (auquel cas il n'aurait guère ressemblé à l'image traditionnelle, peut-être très idéalisée, il est vrai, du roi Roman...).

Après l'échec du concile, Toklas suivit l'empereur à Constantinople. Dans les années qui suivirent, il renonça à ses prétentions mais conserva l'amitié des ultimes Paléologues et fut par eux entouré d'honneurs. Il resta fidèle jusqu'à la fin au malheureux Constantin XI et il mourut à ses côtés, sur les remparts de la capitale forcée le 29 mai 1453. Le plus étrange est qu'après cela vécut longtemps à Chypre, puis à Venise, un vieillard qui se donnait pour Dimitri Toklas, revenu lui-même à ses assurances qu'il était bien Romain de Caronice. Ce vieillard eut une nombreuse descendance, éparpillée dans tout le bassin méditerranéen et en Europe centrale. Un énigmatique « marquis de Toquelas Caron » explique aux journaux niçois, en 1855, qu'il est le véritable souverain de la Caronice et qu'il va bientôt regagner ses états enfin libérés ; mais il se suicide à la suite d'une sombre affaire de dettes de jeu, dans un hôtel de Monte-Carlo, le 29 mai 1881. Un comte Tokela-Karonyi était chambellan de l'ex-empereur Charles de Habsbourg, roi de Hongrie, à Madère, en 1922. Un autre possède aujourd'hui encore, à Vienne, un palais dont on visite la galerie de tableaux. Signalons enfin qu'un certain Manuel Toccela Carroni, plombier à Ajaccio, fut arrêté à Bac, le 5 novembre 1956, alors qu'il distribuait des tracts signés R.R. appelant la population à renverser le régime communiste : emprisonné puis expulsé, il mourut dans un asile d'aliénés de la région parisienne en 1981. (*Note de l'éditeur.*)



Ce portrait-charge du « Capitaine Richard Francis Burton » par Ape (pseudonyme de Carlo Pellegrini, 1839-1889) a paru pour la première fois dans *Vanity Fair* du 24 octobre 1885. Le magazine présentait Burton comme « un voyageur courageux et astucieux », ainsi que comme « un maître des manières, langages et coutumes orientaux ». On trouvera un historique de la publication, et une analyse des caricatures dans *In Vanity Fair de Roy Matthews et Peter Mellini, récemment publié par The Scolar Press. Le volume, dont l'édition est remarquable, retrace l'histoire du journal publié en Angleterre entre 1869 et 1914, reproduisant bon nombre des caricatures parues pour célébrer les hommes du jour, il rassemble une galerie de tous les personnages notables de l'ère victorienne. Les auteurs assortissent chaque image d'un commentaire historique et bibliographique.* (R. Matthews, P. Mellini : *In Vanity Fair The Scolar Press, Londres, 275 p., 25 £ jusqu'au 1^{er} janvier 30 £ ensuite.*)